

Toutes les quinze secondes...

04/05/2009 | Le Figaro

Le regard de Philippe Labro.

Nul ne sait, aujourd'hui, combien de victimes pourra faire ce que l'on appelle désormais une pandémie. «Pandémie» ! C'est le mot le plus imprimé et prononcé sur la planète, ayant (provisoirement, sans doute) effacé le terme «la crise», même si, d'une certaine et ironique manière, les deux expressions se correspondent. Il ne faudrait pas, cependant, qu'une pandémie en cache une autre.

Il existe une pandémie plus silencieuse, plus durable, plus invisible, et que les médias et les opinions publiques, sans l'ignorer, certes, ont tout de même reléguée au rang des réalités acquises et fatales, dans la terrible routine du malheur - et dont les victimes sont des enfants. D'ici à 2010, on estime qu'il y aura au moins 100 millions d'orphelins du sida. Il faut retenir ce chiffre : toutes les 15 secondes dans le monde, le sida tue un père ou une mère. Vous avez bien lu : toutes les quinze secondes... Dans quelques jours, le 7 mai prochain, la Journée mondiale des orphelins du sida (JMOS) va sensibiliser les pouvoirs publics et une association au sigle intrigant, FXB, demandera aux pouvoirs publics, comme elle le fait chaque année à cette occasion, d'allouer 10 % du montant total destiné à la lutte contre le sida à la création de programmes pour soutenir les orphelins. FXB célèbre sa 20e année d'existence. Connaît-on l'histoire qui se cache derrière ces trois lettres ?

Tout commence par un sourire - un sourire disparu.

C'était celui d'un archange de 24 ans, dont le lumineux visage hante encore ceux qui l'ont croisé. Il était grand, beau, curieux des gens, il avait un cœur aussi gros que sa cervelle était bien faite, son esprit et son âme étaient habités par une seule vocation : le sauvetage.

- Il avait, raconte sa mère, la culture des guides, cette valeur fondamentale qui consiste à aider ceux qui sont égarés, les humains dans la détresse.

Hélicoptère

Dans les années 1980, pendant trois ans, de Vaud à Zermatt, des deux côtés des Alpes valaisannes, ce virtuose de l'hélicoptère avait secouru les skieurs à bout de ressources dans le brouillard, les alpinistes blessés dans leur chute, prisonniers d'une crevasse ou d'un gouffre, les victimes d'avalanches, les femmes sur le point d'accoucher dans des hameaux isolés par la neige, toutes celles et ceux que la montagne, le froid, les intempéries, avaient pris en traîtres - plus de 300 sauvetages effectués pour la compagnie Air Glacier, fondée par son père, Bruno Bagnoud. Il se prénomme François-Xavier. Une nuit du 14 janvier 1986, lors du Paris-Dakar, l'hélico qu'il pilotait (transportant Thierry Sabine, patron de la célèbre course, le chanteur Daniel Balavoine, la journaliste Nathalie Odent et l'ingénieur du son Jean-Paul Le Fur) s'est écrasé dans le désert pour des raisons demeurées sans réponse ou explication claire. Plusieurs hypothèses ont couru, dont la moins insolite, mais plausible, n'est pas celle de la vipère.

- Il fait froid, la nuit dans le désert, évoque sa mère. Un hélicoptère, cabine ouverte, posé sur le sable, c'est une source de chaleur. On peut imaginer qu'un reptile attiré par la chaleur - il y a une profusion de vipères dans ces régions - ait piqué un des passagers et que celui-ci, l'appareil ayant décollé, jambe tendue, pied en l'air, ait, par inadvertance, donné un coup au « pich », cette commande qui peut faire monter ou descendre l'hélico. À 200 mètres d'altitude, François volait à

80 km/heure, or voilà que, soudain, il accélère violemment, tombe à pic, étant passé de 80 à 200 à l'heure en un instant fulgurant. La trajectoire n'a pas pu être corrigée à temps.

Le mystère restera entier. Dans le langage technique, on identifie cela à une «perte de référence». Lorsque le lumineux François-Xavier est mort en pleine jeunesse, sa mère a bien failli, à sa façon, perdre ses références. Elle s'appelle Albina du Boisrouvray. C'est une femme au destin romanesque. Grand-père maternel richissime magnat de l'étain en Bolivie, un père aristocrate français. Tout concourt à ce qu'elle passe sa vie dans les sphères insouciantes de la « café society », New York, Paris, Monte-Carlo, etc. Mais l'injustice du monde la révolte et elle se tourne vers le journalisme militant, la cause écologique, le refus de la bourgeoisie. Elle se consacre ensuite à la production de films, avec succès. Elle épouse Bruno Bagnoud et ils font ce fils, dont elle dit qu'elle est «fière de l'avoir eu». Lorsqu'il disparaît, « c'est comme un pilier qui s'écroule ». Désespoir. Elle veut «partir» : Médecins du monde, causes humanitaires, missions diverses - mais cela ne suffit pas à atténuer son chagrin. Elle décide de vendre la plus grande partie de ses biens (tableaux, bijoux), sa société de cinéma, son héritage - ça fait 100 millions de dollars avec quoi elle fonde l'association FXB, les initiales de son fils. Pour prolonger « le plus loin possible sa passion pour le secours des autres ».

Douleur

Très tôt, et avant bien des institutions, elle prendra conscience de la catastrophe planétaire du sida. Inlassable pèlerin, inépuisable lobbyiste, bâtisseur et inventeur, elle va à la rencontre de la douleur - Afrique, Brésil, Inde, etc. - crée plus de 100 programmes dans 20 pays - avec l'idée simple, efficace et unique de «villages» composés d'un réseau de 80 à 100 personnes, dont l'autonomie économique et sociale permettra de réinsérer les orphelins du sida. Son action, honorée, reconnue par toutes les instances internationales, consiste à «aller sur le terrain». Elle met les pieds dans la boue, mais elle sait aussi concerner les présidents, recueillir des fonds, quitte, à ses débuts, à affronter des autorités pénétrées d'incrédulité et d'inertie. Elle se souvient encore d'un gouverneur à Goa, lui disant : «Madame, il n'y a pas de sida dans mon État.»

Sauvetage

En 20 ans, elle ne s'en vantera jamais, mais les spécialistes et experts le disent à sa place : les activités de FXB ont contribué à changer la vie de 18 millions de gens dans le monde. Car il n'y a pas que les villages - l'association s'implique dans la gestion de l'eau, les soins palliatifs, les rénovations d'écoles, la scolarisation et les formations professionnelles, etc. C'est une véritable ONG - 420 employés - et l'on pourra se faire une idée de ses résultats en allant, à partir du 13 mai prochain, à l'Hôtel de ville de Paris, salle des Prévôts. Une exposition de photos prises dans les villages FXB fera mieux comprendre l'ampleur de la singulière réussite de la singulière comtesse du Boisrouvray.

- Les enfants du sida, en Afrique et ailleurs, étaient considérés comme des déchets, dit-elle. Ils étaient des proies faciles pour la prostitution, le travail forcé, condamnés à devenir des enfants soldats. Ils n'avaient pas de vie à vivre - aussi courte dût-elle être. Nous ne sommes évidemment pas les seuls - tant d'autres organisations officielles ou pas, se préoccupent de l'enfance et de ses droits. Mais j'ai voulu, en «ciblant» le cas des orphelins, respecter l'esprit qui habitait mon fils, le culte du sauvetage.

Quand elle décrit la personnalité de celui qu'on surnommait « le prince du Valais », Albina du Boisrouvray fait en sorte que sa voix ne tremble pas trop. Le temps a passé. Mais il surgira toujours une tristesse dans le regard fougueux de cette exemplaire femme. On songe alors à l'un

des 22 films qu'elle produisit, dans sa précédente vie. L'un d'entre eux s'intitulait : L'important c'est d'aimer. On n'aura, je pense, aucun mal à deviner qui avait eu l'idée de ce beau titre.